

Faut-il éduquer l'imagination ?

Texte de la conférence du 9 avril 2011

Apparemment, la question pose problème. Il s'agit d'abord de se demander pourquoi.

Mon premier travail sera de définir ce qu'est l'imagination. Classiquement, on la définit comme une faculté de l'esprit. Le terme est un peu daté - dans un langage plus contemporain, on parlera plutôt d'activité psychique ou d'opération mentale - mais il désigne quelque chose, à savoir un pouvoir constitutif de l'esprit, une aptitude, une capacité. La psychologie distinguera ainsi plusieurs facultés, chacune dotée d'un pouvoir propre. Citons par exemple la mémoire, faculté du souvenir. L'imagination, quant à elle, est la mise en présence d'un objet absent, en s'en formant une image. La question posée est celle de savoir si on doit – on non – former l'imagination par l'éducation. Soulignons l'importance de la formule « faut-il », il s'agirait d'un véritable devoir, d'un impératif. **Pourquoi la question fait-elle problème ?** Remarquons qu'elle ne se pose pas pour d'autres facultés, telle la mémoire ou la volonté. Il est certain qu'on doit éduquer sa mémoire. Les enfants le savent bien, l'école les y contraint perpétuellement – la « leçon apprise par cœur », chère à Bergson - et les seniors aussi qui sont incités à ne pas laisser leur mémoire se détériorer, ce au moyen d'exercices et de régimes divers. C'est devenu un impératif du « bien vieillir », à notre époque où nous sommes hantés par le spectre de l'Alzheimer. Mais il en va différemment de celui qui manque d'imagination. On le plaint, on considère son manque comme une tare rédhibitoire dont il souffre certes mais dont il n'est pas directement responsable. A la différence des capacités du corps ou de la volonté qui s'affermissent et se cultivent, l'imagination, affirme-t-on, relève du don, de l'inspiration mystérieuse. Elle ne repose sur aucune règle, aucune loi. Elle est réfractaire à la méthode. L'on cultive aujourd'hui le spontanéisme éducatif. La « créativité » ou « l'inventivité », doit rester impulsive et brute, sauvage en quelque sorte. Il ne faut pas la limiter par des contraintes, sous peine de bloquer son dynamisme.

Et pourtant... **On sait bien depuis Rousseau que la grande différence entre l'homme et l'animal est que ce dernier est « perfectible » :** « *au lieu qu'un animal est, au bout de quelques mois, ce qu'il sera toute sa vie* » dit Rousseau, l'homme possède la faculté de se perfectionner, c'est à dire la capacité de développer toutes les facultés qui sont siennes. C'est d'ailleurs là, selon Rousseau, la grande supériorité de l'homme sur l'animal, en même temps que son plus grand handicap. L'animal qui n'a rien acquis, n'a non plus rien à

perdre. L'homme, quant à lui, est toujours sujet à « devenir imbécile », lorsqu'il reperd par la vieillesse ou d'autres accidents de la vie tout ce que sa perfectibilité lui avait fait acquérir. Kant, reprenant la leçon de Rousseau, dira dans son *Traité de pédagogie* « *l'homme ne peut devenir homme que par l'éducation* », le perfectionnement de l'homme ne peut s'établir que dans l'éducation. Mais Kant d'ajouter aussitôt « *L'éducation est le plus grand et le plus difficile problème qui puisse être proposé à l'homme.* »

La question qui nous est posée est donc lourde de conséquences : « **comment apprendre à faire bon usage de l'imagination, en l'intégrant positivement dans la formation de l'être ?** » s'interroge Jean-Jacques Wunenberger, philosophe contemporain. Et ce dernier d'ajouter : cette question est d'autant plus actuelle que nous nous trouvons face à un curieux paradoxe : « *La prolifération des images dans une société ne va pas nécessairement de pair avec le développement d'une culture et d'une sagesse de son imagination.* » Il est banal en effet de constater que notre XXème siècle a vu s'édifier une civilisation de l'image. Une telle inflation d'images a entraîné un bouleversement, une véritable révolution culturelle dans ce que certains appellent la « galaxie Gutenberg », c'est à dire la suprématie de l'imprimerie et de la communication écrite. Or produire des images, tel est l'acte propre de l'imagination. L'imagination, c'est la faculté des images, à la condition de bien comprendre que la notion d'image est plus vaste que ce à quoi on la réduit habituellement. Elle ne se limite pas à la seule image matérielle : images de la télévision, du cinéma, de la publicité, celles qui nous entourent aujourd'hui. Font aussi partie des images les images mentales : fantasme, images de nos rêves et rêveries, et les images littéraires, comme l'image poétique, le symbole, et l'ensemble des images de l'art.

Une pédagogie de l'imagination semble donc s'imposer, au même titre que l'éducation physique ou la culture de la volonté. C'est là le rôle d'un humanisme véritable.

Kant, dans son *Traité de pédagogie*, distingue **trois moments essentiels** dans l'éducation : la **discipline**, la **culture** et la **destination morale**. La **discipline**, c'est le moment négatif de l'éducation, elle consiste à promouvoir la liberté en aidant l'individu à atteindre à la maîtrise de soi et à la libre disposition de lui-même. N'oublions pas qu'éduquer, c'est d'abord discipliner, façonner, avec l'idée d'ascèse.

Il ne s'agit pas bien sûr de se méfier de l'imagination comme l'a fait toute l'époque classique - « *maîtresse d'erreur et de fausseté* » dira d'elle Pascal ou « *folle du logis* » comme la surnomme Malebranche ; celui-ci ira jusqu'à lier cette dépréciation de l'imagination à un argument théologique puisqu'elle dérive selon lui du péché originel - ce qui a poussé cette tradition sévère à dresser cette

imagination folle et dérégulée. Bien avant le XVII^{ème}, dans *La République*, Platon se propose de soumettre l'imagination à des règles strictes. Dans cet ouvrage, Platon pose les fondements de la Cité Parfaite, s'impose alors pour lui la question de l'éducation des futurs dirigeants de cette Cité. Et d'abord chez les enfants, car c'est le commencement qui importe. « *C'est en effet principalement durant cette période que le jeune se façonne et que l'empreinte dont on souhaite le marquer peut être grave.* » Aussi faut-il être très attentif aux récits des poètes, ces « *fabricateurs d'histoires* » (mythologie d'Homère et d'Hésiode), qui alimentent l'imagination des enfants. Il faudra donc leur imposer des modèles pour ces récits, qui doivent disposer à la vertu, car c'est sur eux que les enfants conçoivent les dieux et les héros. En particulier, il ne faudra pas développer chez eux la peur, en faisant des « *choses de l'Hadès* » un objet de terreur. Hadès était le dieu auquel était attribué le monde souterrain et le royaume des morts. Nombreux étaient les mythes qui relataient le séjour des âmes au domaine des morts, d'une façon souvent terrifiante. Platon ira jusqu'à conseiller les mères et les nourrices, qui modèlent les esprits comme elles modèlent les corps. Il s'intéresse aussi à la manière de dire, et énoncera des lois sévères concernant le rythme et la musique. C'est sans doute contre une telle pédagogie rigoriste que s'est développée, avec le Romantisme, cette idéologie spontanéiste que nous évoquions plus haut.

Entre ces deux extrêmes, pédagogie rigoriste et pédagogie « *du vide* », note Jean-Jacques Wunenberger, il y a pourtant place pour un entre-deux. D'abord, il s'agirait de rééduquer l'imagination sur le plan individuel. Non pas que l'imagination soit mauvaise, puisque c'est une faculté naturelle. Mais elle est sujette à des excès, des dérèglements. L'imagination doit donc être disciplinée. Le philosophe Alain a bien montré que les jeux d'imagination, lorsque nous nous y laissons aller, nous mènent à des idées fausses. Comme il le remarque « *quand nous craignons de tomber, c'est que nous tombons déjà.* » Et Pascal notera que « *Le plus grand philosophe du monde, sur une planche plus large qu'il ne faut, s'il y a en-dessous un précipice, quoique sa raison le convainque de sa sûreté, son imagination prévaudra.* » Et c'est encore parce que nous laissons notre imagination errer que nous sommes sujets à la jalousie, cette douloureuse et cruelle obsession qui a sa cause dans la puissance envahissante de l'imagination. Elle semble s'entretenir elle-même des éléments capables de la nourrir, nouveaux doutes, nouveaux soupçons... la jalousie s'exaspère parce qu'elle n'en finit pas de les imaginer. « *Rien ne peut plus arrêter le travail de l'imagination après qu'il a été une fois lancé* » note Nicolas Grimaldi. Il est d'ailleurs souvent besoin de l'aide d'un thérapeute professionnel pour nous aider à maîtriser des fantasmes négatifs qui risquent de nous déstructurer.

Le second volet de l'éducation consiste selon Kant dans la **culture**. La culture est le moment positif de l'éducation : l'éducation intellectuelle, au moyen de connaissances, par l'instruction et l'apprentissage des savoir-faire. Il paraît

urgent de développer dans les institutions scolaires cette culture de l'imagination grâce à la mise en contact de l'enfant avec des oeuvres d'art, des symboles et des mythes, des pratiques créatrices. L'école doit permettre à celui-ci de s'approprier ce patrimoine de l'espèce - l'imaginaire collectif - qui lui appartient en propre, et d'abord par le musée, cet « *inventaire général des ressources imaginaires.* » L'homme en effet n'est pas seulement **Homo Sapiens** mais **Homo Symbolicus**. Dès ses débuts, il s'élève au-dessus de l'animalité par sa capacité à échapper au monde présent pour se donner le non-donné, l'absent, comme en témoignent ses efforts pour dresser une espérance contre le monde de la mort.

Jean-Jacques Wunenberger déclare qu'il est grand temps de « redonner aux individus, par le biais de l'éducation, la maîtrise de leur imaginaire. » L'homme moderne constate-t-il, est victime d'une « *dénutrition symbolique* ». La rationalisation croissante de nos sociétés post-industrielles et l'ordre économique ont « *expulsé l'imaginaire dans le monde du loisir et de la consommation passive.* » Il en résulte une imagination atrophiée, faite de clichés et de stéréotypes, qui n'est plus créatrice mais platement reproductrice. Ce dont témoigne notre imaginaire sexuel. La publicité, les magazines et le cinéma manipulent nos fantasmes pour les transformer en *scenarii* conformistes et plats.

Destination morale : c'est elle, selon Kant, la partie décisive de l'éducation car elle en est le couronnement. **Il est certain que l'imagination peut être mise au service de finalités positives, qui témoignent du maximum de richesse spirituelle, à la condition de l'éduquer, l'orienter, la réactiver.** Déjà les Stoïciens s'exerçaient à cette orientation de l'imagination, comme nous l'apprennent les *Entretiens* d'Epictète. Pour ce faire, Epictète prescrit deux étapes : résister aux représentations dangereuses que l'imagination forge en leur substituant une représentation plus noble « *Mais substitue-lui plutôt une belle et noble représentation ; quant à celle qui est impure, chasse-la ;* choisir un modèle et diriger l'imagination vers ses actions vertueuses, ainsi de Socrate. Notons que certaines thérapies actuelles sont basées sur le même principe : elles proposent de chasser les images pénibles qui alourdissent l'âme et de les remplacer par des images dynamiques susceptibles d'alléger, de libérer - ainsi des images « ascensionnelles » comme les cimes, les arbres, les oiseaux - pour faire vivre en nous des sentiments nouveaux (ce qu'on appelle une sublimation). Quant à Bergson, dans *Les deux sources de la morale et de la religion*, il souligne le rôle que joue le modèle dans l'action morale. La « morale ouverte » trouve sa force, non pas dans l'obligation comme la « morale close », mais dans l'imitation. Comment, s'interroge-t-il, tous les grands hommes de bien – prophètes du judaïsme, saints du christianisme, sages de la Grèce – ont-ils entraîné les foules derrière eux ? En éveillant un écho en nous, comme le fait la

musique ; nous coïncidons par l'imagination avec l'élan qui les anime et qui nous anime à notre tour, créant en nous une nouvelle personnalité et des sentiments nouveaux. Tous les grands initiateurs en morale – Socrate, Jésus - ont procédé de cette sorte : ils nous font entrer dans leur danse en mettant en branle notre imagination.

L'imagination nous permet peut-être même de nous mener au divin, à une Présence, la vision directe de Dieu. Henry Corbin parlera à ce propos d'un *imaginal*, faculté qui permet d'accéder à des réalités surnaturelles invisibles, *imaginal* qui selon lui trouve son terrain privilégié en Islam. Tous les récits visionnaires orientaux reposent sur cette faculté d'imagination créatrice qu'est l'*imaginal*. Dans son ouvrage, Corbin montre bien comment cette imagination doit être éduquée. Il souligne l'importance d'un développement spirituel qui passe par des événements initiatiques, essentiellement la rencontre décisive et la présence irremplaçable d'un Guide, d'un Maître, vivant ou mort, qui instruit le fidèle. Cette expérience mystique est le fruit d'une longue quête ; un tel degré de réalisation spirituelle exige la quête de toute une vie. La fusion avec le divin se prépare, ce aussi bien par des exercices théoriques – comment interpréter allégoriquement certains textes ? – que par des pratiques diverses. Dans ses prières et dans ses méditations, le disciple recourt par exemple à des techniques corporelles de visualisation et des associations d'images. Parmi ces images, notons encore une fois le rôle du schème visuel de l'ascension et de celui de la lumière : le céleste et le lumineux constituent un schème universel.

L'imagination n'est donc pas un luxe - luxe de l'émotion esthétique ou de la poésie - en elle réside ce « *supplément d'âme* » que Bergson réclamait pour notre monde moderne. Renversons la morale de la fable. A côté du triomphe de la fourmi, il convient de faire la part de la cigale, et de ne pas la réduire au « vous chantiez, j'en suis fort aise ! » comme le fait La Fontaine. Loin d'être une faculté inférieure comme le pensait l'époque classique, l'imagination est bien, comme l'affirme Baudelaire, « *la reine des facultés* ». Il importe alors de l'éduquer et nous devons opter pour une pédagogie bien comprise de l'imagination.